

Le métier de berger



Cerise Scheurlinckx et
Jacques Adriaensen



Jean-Marie
Schietecatte

Rencontre avec Léo Van Santfoort

Bonjour Léo,

Avec votre troupeau de moutons, vous entretenez nos belles pelouses calcicoles et vous contribuez de cette manière à la préservation d'une faune et d'une flore d'un grand intérêt. Etant d'origine flamande, comment vous est venue l'idée d'être berger en Wallonie ?

En tant que géomètre à l'origine, j'étais fonctionnaire au cadastre, ce qui impliquait beaucoup de travail de bureau. Il y a 30 ans, en 1991, j'ai décidé de tout quitter pour créer une bergerie. A l'époque, le coût des terrains agricoles était dix fois moins élevé en Fagne qu'en Flandre. Je me suis donc installé à Boussu-en-Fagne.

En 2002, les associations « Ardenne & Gaume » et « Natagora » me demandèrent, à l'occasion du lancement du programme LIFE « Pelouses sèches de Haute Meuse et du Viroin »¹, d'entretenir ces précieux espaces grâce au pâturage, afin d'éviter que le milieu ne se referme. Je me suis alors tourné vers une race locale d'ovins, menacée et rustique, selon les exigences de la Région Wallonne pour l'octroi de subsides. Il faut savoir en effet que les moutons « viandeux » (habituellement mis en pâture dans des élevages plus intensifs), mangent peu de ligneux et de graminées envahissantes, contrairement aux moutons Ardennais roux.

¹ Des informations détaillées sur ce LIFE peuvent être trouvées sur le site de la Région Wallonne :

<http://biodiversite.wallonie.be/servlet/Repository/?IDR=7908>

² <https://www.natagriwal.be>

Quelles sont les compétences que demande le travail de berger ?

Il faut avant tout être passionné, sans quoi on ne le fait pas. Il faut pouvoir gérer toute la partie administrative, qui demande beaucoup de temps, d'énergie et de compétences. De plus, l'internet ne passe pas bien ici, à tel point qu'il faut parfois effectuer les paiements de nuit pour que la connexion ne s'interrompe pas sans cesse.

Est-ce valorisant ?

Oui, j'ai le sentiment que mon travail est apprécié, par le D.N.F. par exemple, qui m'envoie un calendrier de gestion. L'ambiance est bonne, ainsi que les rapports avec les gestionnaires des réserves naturelles. Le contact est régulier et je réponds aux demandes. Par exemple le pâturage qui devait avoir lieu en juin sur les pelouses du « canon de Vierves-sur-Viroin » a été reporté, car un inventaire devait y avoir lieu en juillet.

Cette activité est-elle rentable ?

Au sens strict, pas vraiment ! La viande, bien que d'une qualité irréprochable et labellisée « bio », s'écoule difficilement ; il s'agit plutôt d'un marché « de niche ». Des compensations sont donc prévues par rapport au manque à gagner.

Plusieurs organismes (comme l'asbl NATAGRIWAL)², des techniciens et services administratifs m'assistent pour les le ficelage des dossiers de subside.

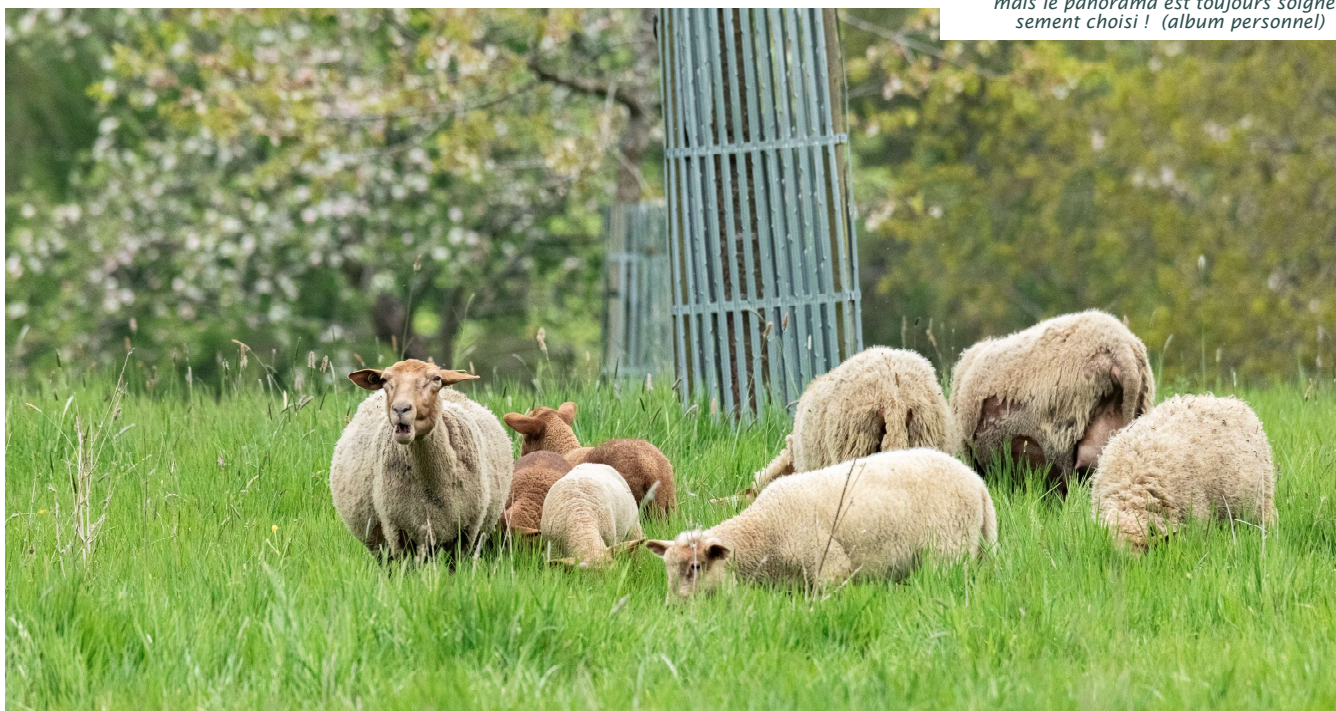
Travaillez-vous avec un chien ?

Au début oui, j'avais un Border Collie. Mais le chien a besoin de grands espaces dégagés pour voir en permanence le berger et travailler correctement. Dans les pelouses avec de petits bosquets, c'est plus difficile.



Léo en bonne compagnie et son Border Collie (album personnel)

De plus, certains sites sont trop dangereux, comme à la « Roche Madoux » par exemple, où un mouton stressé par le chien pourrait aller vers la falaise, et dans ce cas, tous les autres pourraient le suivre ! Nous travaillons donc à deux, avec un ouvrier, même parfois à trois, et toujours dans le calme. De cette manière, l'animal n'est pas stressé.



Le troupeau retrouve avec bonheur l'herbe verte !

Quelles sont les plus grandes difficultés dans le métier ?

Il y a surtout l'impuissance face aux maladies. 200 brebis ont été emportées par la « maladie de la langue bleue » en 2007. Actuellement, la myiase, maladie causée par les stades larvaires d'une mouche parasite, attaque 3 à 4 % du cheptel. Les moutons sont attaqués par l'intérieur, s'isolent, ne mangent plus et meurent.

Certains peuvent être sauvés à l'aide d'antibiotiques, mais alors ils doivent réintégrer la ferme, car sur les pelouses, aucun traitement n'est autorisé.

Le pâturage se fait-il à l'aide de clôtures mobiles ?

Oui, la plupart du temps. Cela pose d'ailleurs de nombreux problèmes ! Le gibier les franchit, les moutons suivent, et peuvent se retrouver dans un jardin ou provoquer un accident de la circulation. Il faut dans ce cas réagir très vite, parfois avec l'aide de la police locale. Sur certains sites fréquentés comme le « Fondry des Chiens » ou « les Abannets » (Nismes), il arrive que les promeneurs « écrasent » la clôture avec un morceau de bois ou une pierre pour se frayer un passage, sans la remettre en place, ou en croquent les piquets (qui ne résistent pas à ce traitement !) Les moutons s'échappent ensuite et nous sortons régulièrement 10 à 15 fois par semaine pour les récupérer...

Les clôtures fixes sont bien plus sécurisantes ! Elles viennent d'être installées par exemple au « Relais Verlaine » (Vierres-sur-Viroin) et autour de la réserve naturelle du « Spineu » (Entre Treignes et Matagne-la-Petite). Cela évite aussi le vol des clôtures, que nous avons subi au « Tienne de Saumières » (au nord-est de Treignes).

En conclusion, quel message voudriez-vous faire passer ?

Je suis un gestionnaire de la nature, pas un producteur d'agneaux. Le travail est très physique et demande beaucoup d'énergie. Il ne faut jamais baisser les bras. La réalité est loin de la vision romantique du métier. Mais le fait d'être dans la nature, entouré de magnifiques vues sur les vallées compense tout le reste. Et c'est un vrai bonheur !



Il peut arriver que Léo s'offre une petite pause ... mais le panorama est toujours soigneusement choisi ! (album personnel)



Le courant passe bien entre le berger et ses protégés

Le programme LIFE "Pelouses sèches de Haute Meuse et du Viroin" (2002-2006)

«Historiquement, les coteaux secs de la Haute Meuse ont toujours été utilisés pour le pâturage des moutons. On n'y trouvait pas d'arbres comme c'est le cas aujourd'hui», expliquait en 2004 Gaëtan Graux, coordinateur du projet.

En outre, cette pratique a favorisé au fil du temps l'apparition d'une faune et d'une flore d'un grand intérêt.

«Mais peu à peu, au début du siècle passé, avec la découverte des aliments concentrés et de l'élevage intensif, cette façon de faire est tombée en désuétude et ces pelouses sèches ont été abandonnées à leur sort. Elles ont dès lors été colonisées par des graminées, prunelliers et autres aubépines qui ont tendance à tout étouffer». Et à mettre en péril la biodiversité qui fait la richesse naturelle et paysagère de ces zones.

Passant d'un site à l'autre, les moutons se feront ainsi l'un des principaux vecteurs de cette biodiversité en broutant les rejets ligneux et en essaimant à leur insu certaines graines qui prendront ainsi racines dans d'autres pâturages.

(Extrait d'un article publié dans La Libre du 19-05-2003).

Le mouton « Ardennais Roux ».

La race ardennaise est utilisée en race pure pour gérer les espaces et terrains pauvres, notamment les réserves naturelles. C'est une race locale "menacée". Le mouton ardennais peuplait les troupeaux du Sud de la Meuse, des Ardennes françaises et de l'Eiffel allemand.

Sa population a régressé au fur et à mesure de la plantation progressive d'épicéas, surtout au XIXème siècle. Il a disparu totalement de l'Ardenne fin des années 50. Quelques exemplaires ont heureusement été sauvegardés en Flandre, où ils portent le nom de « Ardenne Voskop ».

Ce mouton possède un caractère typique : fin, vif, très méfiant. Il est peu exigeant pour se nourrir. Très résistant aux parasites et aux maladies, il s'accommode aussi très bien des conditions climatiques difficiles.

(Extrait d'une fiche descriptive du Service Ovin - Caprin d'Elevéo asbl)



Un verger hautes-tiges, pâturé comme autrefois